

DLP 12-10-81864266

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

*Deux rencontres
internationales*

BULLETIN INTERNATIONAL TRIMESTRIEL **6**
Nouvelle série N°
SEPTEMBRE 1981

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE
Bulletin international

SOMMAIRE

Colloque «Marie et la féminité»

Une épreuve pluridisciplinaire 2

Marie, nouvelle «arche de l'alliance» *Nicole Fatjo* 5

Consultation internationale du C.O.E.

Sexisme ecclésial et œcuménisme 7

Repenser l'Église *Philip Potter* 10

Les femmes américaines célèbrent 13

Le Pape et le partenariat *M.-Th. van Lunen-Chenu* 17

Lectures 19

Informations 23

(Titres et intertitres de la rédaction)

LE NUMÉRO : 15 FF

L'abonnement débutant en janvier, ce numéro est le troisième de 1981

TARIFS 1980 et 1981

400 FB, à verser au CCP (Belgique) 000-1098700-78 Femmes et Hommes dans l'Église,
58, rue de la Prévoyance 1000 Bruxelles.

SAUF:

pour la Belgique : 350 FB à verser au compte ci-dessus.

pour la France : 50 FF, à verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Église,
14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris.

TARIF 1982

En raison des hausses successives des coûts, nous devons porter le prix de l'abonnement à :

Pour la France : 60 FF pour la Belgique : 400 FB pour l'étranger : 450 FB

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Secrétariat International

58, rue de la Prévoyance
B-1000 Bruxelles

14, rue Saint-Benoit
F-75006 Paris

UN COLLOQUE ŒCUMÉNIQUE OU DES HOMMES ET DES FEMMES, de races, cultures, traditions ecclésiales diverses viennent rendre compte de leurs efforts, de leurs difficultés, de leurs retards, de leur espérance à forger la communauté des femmes et des hommes dans l'Église. C'est ce qui s'est passé à Sheffield du 11 au 17 juillet, à l'appel du Conseil Œcuménique des Églises.

Un colloque international, interdisciplinaire, organisé par notre groupe à Orléans pour étudier l'usage trop facile et dangereux qui fut fait d'un modèle marital taillé à la piètre mesure du rôle que l'on concède aux femmes. Mais une rencontre aussi où des chrétiens cherchaient à discerner sous l'affabulation mariologique la vraie tradition théologique du «Marie pleine de grâces parce que tu as cru». Une rencontre partage de foi.

Nous constatons que, de partout, surgit et mûrit la «question des femmes». Les initiatives abondent, venues d'horizons différents : questions posées à partir d'expériences diverses, études, approfondissement, témoignages, appels de la foi, confrontation des sciences, éclairage historique, psychanalytique, philosophique, anthropologique, recherches poussées par les exigences de la vie en communauté qu'elles soient d'origine pastorale nées des paroisses, des congrégations religieuses, des groupes de femmes, des familles, des couples, des amis. Partout se cherche, se creuse, se partage le sens de la Bonne Nouvelle pour le monde d'aujourd'hui. Et ce sens est inséparable de l'effort fait pour discerner la tradition de foi, vivant des traditions qui n'étaient qu'excroissances, convenances, accessoires, soutiens passagers. Partout, vivre la Bonne Nouvelle aujourd'hui s'éclaire d'hier et, en même temps, éclaire hier et le creuse pour remonter jusqu'au cœur de la foi. Jusqu'aux origines œcuméniques en Christ.

Le problème de la vraie participation des femmes à la mesure de leur créativité et responsabilité de filles de Dieu, n'est pas résolu. Il s'en faut. Elles souffrent, désespèrent, se révoltent de constater les peurs, lourdeurs, raideurs, attermoissements, enfantillages de l'institution masculine. Elles travaillent entre elles, militent, étudient, célèbrent. Elles tissent avec les hommes et les enfants une autre communauté humaine et croyante. Et l'Église est là aussi qui renaît de sa vraie tradition, épure sa théologie, se célèbre en Christ avec les grâces et exigences d'aujourd'hui, se retrouve en œcuménisme. L'Église est là, communion de foi en même temps que communauté de vie. De cette communauté humaine et croyante, la similitude et les différences entre l'homme et la femme sont la première force vive. L'élan spontané, originaire. L'ascèse de reconnaissance, de respect, de dialogue, d'entraide, de solidarité, de fidélité.

En ce mois de rentrée, ce bulletin ne pouvait mieux faire que de s'en faire l'écho. Partages de Sheffield et d'Orléans, témoignages, études, recherches, partout la communauté des femmes et des hommes surgit, se tisse, se célèbre, s'affirme. Tissant, célébrant, affirmant la foi chrétienne.

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Le culte marial soumis à l'épreuve pluridisciplinaire

Le risque valait la peine d'être couru : multiplier les modes d'approche pour mettre en lumière ce que le culte de Marie a produit ou induit dans les rôles féminins ou masculins. La peine n'a pas été perdue : la formule s'est révélée pleinement payante dans le colloque international «Marie et la féminité, influence de l'image de Marie sur le partage des rôles masculins et féminins» que notre mouvement a organisé du 6 au 9 juillet à Orléans. La soixantaine de participantes et participants, venus de huit pays, catholiques mais aussi réformés et anglicans, l'ont constaté et ont activement participé à son succès.

Variées, les approches l'étaient, fournissant autant d'éclairages neufs sur la question. Qu'on en juge : l'approche patristique était magistralement conduite par Kari Elisabeth Børresen, l'approche de théologie morale par Marie-Jeanne Bérère, l'approche psychanalytique par Dominique Stein, tandis que Nicole Fatou examinait le problème du point de vue exégétique, Sylvie Forestier dans ses facettes iconographiques, sans parler des contributions et travaux sur l'Islam et Marie, Luther et Marie, et d'autres encore.

Mais une telle énumération, incomplète d'ailleurs, ne devrait pas créer l'impression que les participants se sont limités à une écoute passive de ce qui leur était fourni ; au contraire, grâce sans doute à un climat de simplicité et de compréhension qui s'était instauré dès le départ, les réactions et les échanges ont été nombreux, conduisant à un réel partage des apports de tous. C'était bien dans cette intention qu'avait été prévus un certain nombre d'«ateliers» qui regroupaient les participants pour travailler sur des thèmes selon les préférences de chacun.

Patriarcalisme

C'est la conférence de la théologienne norvégienne Kari E. Børresen qui a ouvert le colloque en exposant comment les pères de l'Église dans leur élaboration dogmatique, des figures féminines marquantes d'Eve et de Marie ont utilisé un symbolisme fondé sur la subordination féminine, repris directement des structures patriarcales qui soutendent depuis des siècles la société occidentale dans laquelle l'Église s'est développée, en considérant cette subordination comme étant de l'ordre de la création, ordre voulu par Dieu. C'est ainsi que Marie a pu être présentée comme le modèle des femmes, en tant que soumise à la volonté de Dieu, obéissante, auxiliaire du Christ dans l'œuvre du salut. Mais l'évidence de ces structures patriarcales est aujourd'hui battue en brèche dans la civilisation atlantique, provoquant le déclin, par incompréhension, des symbolismes qu'elles engendraient. Si le symbole de Marie nouvelle Eve est maintenant devenu incapable de signifier une libération pour les femmes de notre temps, c'est dans son histoire qu'il faut situer Marie.

Sous un autre angle théologique, Marie-Jeanne Bérère, théologienne de Lyon, a bien montré que c'est dans l'Évangile et la signification des récits évangéliques centrés sur l'incarnation qu'il faut situer Marie. La doctrine traditionnelle catholique a donné une telle ampleur à la virginité mariale en dehors de son sens symbolique christologique qu'elle a pesé d'une façon très particulière sur la morale familiale, devenue une morale de l'excellence et de la pureté, dépréciant à l'extrême la sexualité humaine.

L'approche psychanalytique du docteur Dominique Stein a permis de détecter les

coïncidences entre les figures de Marie et les souhaits inconscients de conserver l'image d'une mère vierge et toute entière vouée à son fils, visant à séparer – pour les opposer – l'image d'une bonne et celle d'une mauvaise mère, et c'est ainsi au prix d'une dépréciation de toutes les autres femmes qu'a été construite l'image de Marie, mère idéale, dispensatrice de sécurité et de bonheur.

Réflexion et action

Une étude ethnographique des images populaires développées par Mme Sylvie Forestier, conservateur des Musées nationaux, et illustrée d'autre part par une exposition de gravures de Marie, la présentation par Marcelimne Brun de l'ouvrage du sociologue américain, Andrew Greeley dans son livre «The Mary Myth», une étude exégétique, solide et rigoureuse de l'évangile de l'Annonciation, faite par Nicole Fatio, théologienne de l'Église Réformée de Suisse, une petite incursion de Françoise Alexandre dans le texte du Coran pour y repérer les évocations de Marie, une fine analyse de l'amour courtois par Marie-Odile Métral, auteur de plusieurs ouvrages sur le mariage et la famille, voilà autant d'approches du thème de Marie et la féminité dont le colloque a pu nourrir substantiellement son travail notamment dans les «ateliers», dans lesquels il a été question de Marie vue par Luther, de Marie dans les cantiques, de Marie dans les liturgies, de Marie dans la pensée d'aujourd'hui... afin de cerner mieux encore les possibilités d'agir pour déceler et extirper l'utilisation abusive du modèle marial dans l'église. En matière d'action, précisément, les participants ont pu apprécier la relation, par Monique Dumais, théologienne du Québec, d'une action qu'un groupe de femmes y a menée, défendant et commentant une pièce de théâtre «Les fées ont soif» qui dénonçait la situation d'infériorité faite aux femmes par certains modèles religieux. Cet excellent exemple, passionnant et mobilisateur, soulignait que le colloque ne visait pas la seule recherche d'idées mais qu'il se voulait temps de réflexion en vue de l'action ; en rappelant les orientations du programme de l'ONU pour la Décennie de la Femme, Marie-Thérèse van Lunen-Chenu a montré l'étendue du champ d'action qui est devant nous pour refuser désormais la limitation et la spécialisation des rôles du passé.

Constatations et interrogations

Que peut-on retenir de la richesse de tous ces travaux ? Si l'on tente un premier bilan, même succinct, il semblerait qu'on puisse relever d'abord une série de constatations qui s'accroissent, se renforcent et qui débouchent sur des questions essentielles concernant le rapport femme-homme et le culte de Marie.

La relation homme-femme a été pensée dans un système de hiérarchie de l'un par rapport à l'autre. Est-il possible de penser la différence, et la relation, dans un cadre marqué non pas par le principe hiérarchique mais celui d'égalité ?

L'écart considérable a été relevé entre le peu de données évangéliques sur Marie et l'ampleur – caractérisée comme enflure par certains – du discours «mariologique» de la tradition catholique romaine. Cette ampleur intrigue d'autant plus que des convergences – mises en lumière par Greeley – apparaissent entre Marie et les divinités païennes, quand ce n'est pas entre Marie et les slogans publicitaires modernes pour les produits féminins, vantant une femme belle, jolie, jeune, etc...

Cet écart laisse entrevoir, sinon supposer, tout un jeu de l'inconscient, et effectivement il y a une coïncidence troublante entre les titres donnés à Marie et la figuration des vœux de l'inconscient. Marie, infiniment parfaite, vierge immaculée engendrant un fils lui-même unique vient trop bien combler le désir d'avoir une mère à soi tout seul pour que ce désir n'y soit pas pour quelque chose.

Autre élément troublant : l'amour courtois qui bouleverse la relation traditionnelle entre homme et femme. Lorsqu'il est vivace, notamment en Occitanie, le culte marial reste dans l'ombre pour ne reprendre de l'ampleur que quand l'amour courtois est combattu, et alors les choses rentrent dans l'ordre, celui de l'inégalité entre hommes et femmes.

Plus près de nous, on peut relever des faits dont la coïncidence, une de plus, laisse rêveur : les grands dogmes mariaux «modernes» : l'Immaculée Conception (1854) et l'Assomption (1950) sont promulgués à des moments où l'église et plus particulièrement la papauté se sentent menacées (moments marqués par le Syllabus de Pie IX et «Humani Generis» de Pie XII). Y-a-t-il correspondance entre la défense du pouvoir hiérarchique dans l'église et le culte marial ?

Dernière constatation troublante : C'est dans les pays latins, fortement imprégnés de mentalité traditionnelle catholique, que le culte à Marie est le plus développé (France, Espagne, Italie), et qu'en même temps la condition d'inégalité entre femmes et hommes est la plus accentuée. Dans les pays nordiques, imprégnés de mentalité protestante, il n'y a guère de culte marial tandis que la condition féminine est plus satisfaisante.

Maintenir ?

Ces constatations et les interrogations qu'ils provoquent débouchent sur une question primordiale : si ce culte marial-là est effectivement lié à des présupposés historiques psychiques, culturels qui sont aujourd'hui reconnus caducs, doit-on, peut-on même, le maintenir ? Un consensus s'est de plus en plus affirmé au colloque : nous sommes non

seulement devenus incapables d'un tel culte, mais il y a péril en la demeure.

Est-ce à dire pour autant que toute référence à Marie doit être abolie ? Une célébration de Marie, femme comme les autres, dans les Évangiles, de Marie qui a cru et a contribué à susciter la parole de foi chez Élisabeth et tout le peuple, ce type de célébration n'est-il pas possible et souhaitable ? A la fin du colloque, modeste, simple dans la vérité du témoignage de foi des participants, la célébration a été l'occasion d'une amorce de réponse et l'on évoqua le commentaire de Nicole Fatio, de Genève, sur Marie l'arche d'alliance « Marie offrant au Dieu qui vient à la fois le lieu charnel – son corps de femme – et le lieu spirituel – le consentement de la foi – qui vont rendre possible l'accomplissement de la promesse. C'est à elle que s'applique la béatitude de la foi : "Heureuse celle qui a cru" ».

Tous les exposés d'Orléans, dont la matière fut extrêmement dense et profonde et qui constituent un ensemble particulièrement neuf d'approfondissement pluridisciplinaire sur Marie, l'anthropologie classique, la théologie scolastique, la morale traditionnelle, le rapport entre l'homme et la femme, le partage des rôles, la "place" des femmes dans l'Église, etc... seront publiés dans :

ACTES DU COLLOQUE D'ORLÉANS,

ouvrage qui paraîtra aux Editions du Centurion, dans le courant de l'année 1982.

Nos lecteurs seront avertis des modalités de la parution.

MARIE, LIEU DE L'ACCOMPLISSEMENT DE LA PROMESSE

Nous sommes heureux de publier ici l'essentiel de l'exposé sur le thème «Marie, nouvelle "arche de l'alliance" : le lieu charnel et spirituel de l'accomplissement de la promesse – Une lecture de Luc 1, 26-38» que Mme Nicole Fatio, théologienne protestante de Genève a présenté dans le cadre de notre colloque de juillet dernier à Orléans. Le texte est suivi de quelques remarques de l'auteur expliquant sa démarche.

Le texte de l'Annonciation fait partie de l'Évangile lucanien de l'enfance où s'exprime une double certitude : Dieu a décidé de se manifester à nouveau, comblant l'attente séculaire d'Israël ; cette nouvelle manifestation divine s'accomplit dans un enfant, Jésus. Le récit de l'Annonciation apporte une précision de taille : cette venue de Dieu dans le monde ne se réalise pas à l'exclusion des hommes. Au contraire, leur concours est sollicité et, en premier lieu, celui d'une femme, Marie.

Marie est celle à laquelle Dieu adresse vocation, dans les termes mêmes utilisés par l'Ancien Testament pour les serviteurs de Iahvé (v.28) ; comme ces derniers, rien ne la destine à cette faveur : ni la naissance, ni la beauté, ni les mérites. Elle est appelée à porter en elle la réalisation de la promesse, à être le lieu de cette réalisation. Avec une grande discrétion, l'auteur du texte suggère le mystère de l'Incarnation en recourant au thème biblique de l'arche au désert (Exode 40, 34 que reprend Luc 1,35) : Marie est assimilée à la nouvelle «arche de l'alliance» dans laquelle Dieu vient résider.

Dieu, lorsqu'il adresse vocation, attend une réponse. «Je suis la servante du Seigneur. Que tout se passe pour moi comme tu l'as dit» (v.38) est le «oui» de la foi qui engage la jeune femme corps et âme. Marie, en effet, offre au Dieu qui vient à la fois le lieu charnel – son corps de femme – et le

lieu spirituel – le consentement de la foi – qui vont rendre possible l'accomplissement de la promesse. C'est à elle que s'applique la béatitude de la foi : «Heureuse celle qui a cru !» (Luc 1,45).

Engagement total

Marie, la croyante, s'inscrit dans la longue tradition spirituelle des croyants de l'Ancien Testament qui s'ouvrent à Dieu dans un acte de dépouillement spirituel et matériel. Cette attitude n'a rien de passif : offrir à Dieu le lieu où il puisse habiter, c'est au contraire un engagement total, un risque même... La vieille querelle de la foi et des œuvres – sous-jacente à la polémique anti-mariol protestante – est ici dépassée : Marie accueille le don que Dieu fait de lui-même ; elle s'offre pour que prenne vie ce qui ne vient pas d'elle. Elle n'est que l'écho de ce que le Tout-Puissant a fait (v.49)... C'est là son œuvre, sa seule bonne œuvre.

La vocation des chrétiens s'inscrit dans la même continuité : «Ne savez-vous pas», dit l'apôtre Paul (I Corinthiens 6,19), «que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous et qui vous vient de Dieu ?». Les croyants – hommes aussi bien que femmes – sont appelés à être le lieu où Dieu habite dans notre monde. A l'image de Marie, leur corps est «gros» du Saint-Esprit.

Cet exposé théologique se fonde sur un texte biblique – Luc 1, 26-38 – qui est marqué, nous le savons, par une culture – la culture patriarcale –, mais dans lequel, nous le croyons, une Parole se dit qui ne vient pas des hommes seulement.

Un des outils théologiques utilisé dans cette exégèse est le symbolisme (l'image, remontant aux Pères de l'Église déjà, de Marie comme « arche de l'alliance ») qui n'enferme jamais la réalité décrite dans un rôle figé et définitif, mais permet au contraire

d'en suggérer un des sens possibles.

L'auteur de ce texte, enfin, est de confession réformée. Ce n'est donc pas dans son Église qu'elle a découvert la figure de Marie. Elle l'a fait comme femme, au cours d'une réflexion sur l'identité féminine, sur la relation que les femmes ont au monde, sur leur perception du temps et de l'espace qui pourrait bien être liée à leur corps de femmes. Son expérience de femme oriente son travail théologique et l'ouvre à certains thèmes bibliques, le corps par exemple.

Nicole Fatio

Notre bulletin international FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE
publiera dans son numéro 7 de décembre 1981

l'exposé particulièrement original et pénétrant du Docteur Dominique STEIN

COINCIDENCE ENTRE LES FIGURES DE MARIE ET LES FIGURATIONS DES VOEUX DE L'INCONSCIENT.

A lui seul le libellé des thèmes qu'elle a retenus pour son étude est extrêmement parlant. Dans le chapitre «Rôle de Marie—rôles féminins», elle dénonce l'identification des femmes à «le servante muette». En étudiant «Marie-mère, Marie mère-vierge, Marie mère toujours vierge» elle montre bien les dangers d'une «maternité au service des fils», d'une «maternité virginale au dessus de tout soupçon» qui répond trop souvent au destin de l'inconscient des fils face à «la femme interdite et la femme permise», tandis que «Marie mère toujours vierge, mère idéale pour l'inconscient, Reine du roman familial» a trop souvent servi à discréditer les autres femmes, filles d'Eve, en même temps que, subtilement, l'image de la mère parfaite maintenait aussi celle des enfants pécheurs dans le lien indestructible de la culpabilité : «la mère avocate est liée aux enfants criminels» dit Dominique Stein.

En conclusion, sans nullement dénier le «Marie, pleine de grâces», l'auteur l'éclaire au contraire d'une lumière plus profonde.

SEXISME ECCLESIAL ET ŒCUMENISME

Le sexisme sévit-il dans les Églises chrétiennes autant que dans la société ? Quel rôle ont joué dans ce processus l'interprétation de l'Écriture et de la Tradition ? Existait-il une attitude commune aux Églises sur la question de l'ordination des femmes ? C'est à de telles interrogations qu'ont tenté de répondre les 160 participants à la *Consultation Internationale sur la Communauté des hommes et des femmes dans l'Église* organisée par le Conseil Œcuménique des Églises (COE), à Sheffield du 11 au 19 juillet.

Un premier coup de sonde assez saisissant avait été lancé sur ce sujet par le même conseil lors d'une consultation sur le sexisme, à Berlin en 1974, veille de l'Année de la Femme. Mais à Sheffield, il s'agissait moins d'exprimer les frustrations féminines que de construire la communauté nouvelle entre les sexes en étudiant les résultats d'un vaste rapport d'enquête sur le sujet ; la plus importante des enquêtes par le COE jusqu'à ce jour, sur base d'un questionnaire diffusé en 13 langues depuis 1978. Plus de deux cents rapports de groupe étaient rentrés, émanant malheureusement à 80% de pays industrialisés d'Europe, du Canada et des États-Unis ; des conférences régionales organisées l'an dernier avaient tenté de pallier ce déséquilibre.

La première constatation à faire est d'ordre social autant qu'ecclesial et ne devrait pas surprendre : «Le question des femmes» (posée par elles ou à leur sujet) se révèle être l'épicentre où se rejoignent et se cachent d'autres interrogations pendantes par ailleurs. Pour les chrétiens, elles touchent à toutes les exigences modernes de redéfinition de la foi mais aussi au sens de la sexuali-

té, de la convivialité, aux refus de toutes les discriminations systématiques contraires aux Droits de l'Homme et aux nécessités de plus en plus pressantes et menaçantes de partager le pain, la dignité et le développement. A Sheffield, comme ce fut le cas à Lourdes par exemple, les ressortissants du Tiers-Monde ont donc tenu à affirmer vigoureusement dans un message particulier que la ligne de séparation la plus scandaleuse pour eux — et marquant alors le problème le plus urgent à résoudre — ne passe pas entre les sexes mais entre les pays. Ceux «qui s'engraissent du sang des autres» et ceux qui sont devenus exsangues. Entre les chrétiens complices des gouvernements qui oppriment et ceux qu'ils appellent des frères et sœurs tout en les maintenant dans les conditions infra-humaines d'une survie précaire. Le sexisme, dans ces sociétés-là où femmes et hommes luttent pour ne pas périr ? Il est volontiers dénié ou imputé aux affres du colonialisme. Il fut pourtant dénoncé à Sheffield mais dans son articulation avec les discriminations de classe et de race formant avec elles «une démoniaque symphonie d'oppression».

La deuxième constatation vise le sexisme dans les Églises : Il a fait lui, par contre, l'objet d'un constat presque unanime et indiscuté, exception faite toutefois de réserves posées par les orthodoxes. Sexisme qu'on a montré lié particulièrement au cléricanisme ce qui explique ces femmes deux fois laïques, bonnes à tout usage et que l'on remise après le service telles les chaises pliantes... Sexisme aussi comme produit des missions. Fruits amers alors que ces «conversions» de société traditionnellement communautaires au «sexisme religieux» de leurs missionnaires, remarquait une camerounaise.

Discriminations qui durent

Les travaux d'enquête du COE confirment bien qu'aucune confession chrétienne n'est quitte de ce sexisme religieux et cléricale. Et la séparation ne passe pas, là non plus, comme on aurait pu l'imaginer, entre les Églises qui ordonnent les femmes et celles qui s'y refusent. Partout, les femmes ordonnées ont dit rencontrer des difficultés et ce même dans l'Église méthodiste des États-Unis où elles sont pasteurs depuis 1956, ou dans celle luthérienne de Suède où elles sont prêtres depuis 1958 (1)... En général moins bien payées, les femmes, moins bien considérées, moins bien recyclées, moins bien pourvues de postes à responsabilité. Mais dans les Églises qui ordonnent les femmes, une nouvelle identité féminine est née, « ministérielle dans tout son accomplissement » pourrait-on dire. C'est bien telle que la manifestent de nombreuses femmes-pasteurs que l'on rencontre dans les réunions du COE et qui, particulièrement, ont assumé de façon très remarquable la prise en charge de la présente étude. Le Secrétaire Général du COE, le pasteur Philip Potter, a reconnu sans détours tout ce qu'il avait appris d'elles. Il s'agit bien d'une nouvelle identité féminine restaurée, non plus théorie critique mais réalité vécue et signe pour la communauté nouvelle qui se cherche entre les femmes et les hommes.

Paradoxalement, c'est la possibilité plus nette et la nécessité plus impérieuse de légitimer les raisons qu'on invoque, ou les retards qu'on sùbit, qui se découvrent être d'un grand enseignement, tant dans les Églises qui ordonnent que dans celles qui n'ordonnent pas. Les réticences viennent le plus souvent du clergé que des communautés, a-t-on dit. Relevant de l'ordre du partage des pouvoirs — ou du partage des services comme on aime à dire chez les chrétiens — plutôt que de la réception ecclésiale et théologique des fidèles eux-mêmes. Paradoxalement donc la question de l'ordination des femmes n'est pas cette vague dangereuse qui semble tout renverser sur son passage. Oui, le courant conduit les scories des siècles à la mer, mais il permet aux pèlerins consciencieux de l'œcuménisme de remonter les lits différents du fleuve, nettoyés, jusqu'à leur source commune. C'est non seulement le défi mais la chance de cet œcuménisme qui se cherche, de forcer les Églises à lever le soupçon sur les raisons qu'elles invoquent pour traiter les femmes comme des chrétiens à part ; toute la réunion de Sheffield a montré à l'évi-

dence qu'il ne s'agissait pas seulement de l'ordination, oui ou non, mais de l'ensemble des pratiques sexistes qui freinent et ajournent la véritable communauté des hommes et des femmes.

L'approfondissement nécessaire

De nombreuses recommandations de Sheffield touchent à l'approfondissement théologique, exégétique et historique des ministères, des hiérarchies, des services communautaires, du discernement de la Tradition et des traditions, de l'autorité, interprétation et usage des Écritures. L'une de ces recommandations concerne très spécialement les Églises orthodoxes et catholiques. C'est celle « d'étudier très soigneusement la signification de la représentation du Christ dans le ministère ordonné, particulièrement en relation à l'ordination des femmes ». Elle est adressée au département « Foi et Constitution », la seule instance du COE dont soit membre l'Église catholique.

La situation des orthodoxes présents à Sheffield a été plus délicate que celle des catholiques (une dizaine seulement de représentants pour chacune de ces deux confessions) puisque leur Église est membre à part entière du Conseil Oecuménique et qu'elle avait demandé que cette question de l'ordination des femmes ne soit pas incluse dans les approches sur la nouvelle communauté. Mais il faudrait pouvoir prouver alors que cette question n'a rien à voir avec le sexisme ou bien que celui-ci n'existe pas ! Et la position des orthodoxes est partagée sur cette question. De plus, des documents préparatoires, en provenance d'Europe et de États-Unis reconnaissent que « si cette question de l'ordination des femmes ne se pose pas à l'intérieur de l'orthodoxie, elle se pose néanmoins sous la pression de l'œcuménisme ». La forme nuancée qui fut adoptée pour demander « qu'on fasse un effort soutenu d'exploration des possibilités et conséquences de la communion entre Églises lorsque celles-ci ont des attitudes différentes concernant l'ordination des femmes » pourra paraître laborieuse (2), mais elle permet du moins que le dialogue continue. Un dialogue de non-rupture, au fond. Façon pudique ou détournée de reconnaître que — malgré les mauvaises humeurs et même certains chantages exercés — la pratique de l'ordination des femmes n'est quand même pas une raison suffisante pour faire capoter la quête de l'unité déjà si pénible et douloureuse entre les Églises chrétiennes.

Personne ne sait encore ce que deviendront les recommandations que la consultation de Sheffield a adressé au Conseil Oecuménique, le chargeant selon l'usage de les transmettre aux 300 Églises membres. Ce que l'on sait, c'est que celui-ci n'a pas d'autres moyens de pression sur elles que de les convaincre par son propre exemple, c'est-à-dire d'intégrer cette question — théologique et ecclésiale à son propre travail.

Ce qu'a magistralement fait ressortir aussi le pasteur Philip Potter, Secrétaire général du COE, dans son exposé d'introduction que nous reproduisons par ailleurs

dans ce bulletin. Il y a mis à nu les lignes de force qui se dégagent de la grande enquête préparatoire à la Conférence. On appréciera plus encore sa réflexion si l'on sait que sa présence très simple et fraternelle (jusque dans les carrefours d'étude et de partage) n'a cessé pendant la rencontre de témoigner de ses convictions et de son engagement personnel.

Il faudrait pouvoir ici décrire la très belle liturgie communautaire et festive de clôture. C'est du miel, symbole biblique de vigueur et de douceur, que frères et sœurs se partagent.

Notes

- (1) L'Église de Suède est à nouveau soulevée par une vague de réactions devant la décision de voir levée par le Parlement la clause d'exception de conscience qui permettait aux opposants de ne pas collaborer avec les femmes (F.H.E. n° 26, ancienne série, a déjà consacré un dossier à cette question).
- (2) On aimera rapprocher cette formule de celle qui fut adoptée le 20 mars 81 par la Fédération Luthérienne Mondiale et l'Église Catholique, concernant leur « accord sur le ministère ordonné ».

Bibliographie à consulter :

Nombreux articles parus dans les numéros 32 (ancienne série), 1, 2 et 5 de FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE.

à demander au C.O.E., Étude sur la communauté des femmes et des hommes dans l'Église, 150 route de Ferney, 1211 Genève, Suisse :

— « Un espace pour y croire », rapport de la consultation régionale européenne, tenue l'an dernier à Bad Segeberg.

— Dans leur publication habituelle « Women in a changing world », présentation de quelques résultats d'enquête, groupés par thèmes. DOC. CWMC/05, USS I.

— Le rapport officiel de Sheffield est en cours de préparation (des traductions espagnoles, françaises, allemandes ont été demandées).

— Dans la collection RISK Book, du COE, un livre est en préparation, du à Betty Thompson

— Voyez aussi dans la bibliographie de ce présent bulletin, le livre de Constance Parvey, « Ordination of Women in Ecumenical perspective ».

REPENSER L'ÉGLISE, L'ÉCRITURE, LA TRADITION

Voici l'essentiel de l'allocution du Dr Philip Potter, dans laquelle le secrétaire-général du COE a magistralement tracé les lignes de force des résultats de l'enquête mondiale menée en préparation de la Consultation de Sheffield.

Quels sont les problèmes-clé qui ont émergé de ce long processus de consultation qui s'est poursuivi dans le monde entier, et qui s'impose d'une manière urgente à nous comme églises et comme chrétiens ? Tout d'abord, ce qui revient, tout au long de cette étude, avec une grande vigueur, c'est la nécessité de repenser tout le problème de l'autorité et de l'interprétation de l'Écriture. Plus je médite ce problème, plus je me rends compte que — même davantage que les questions de racisme et d'injustice sociale — la manière dont sont traités dans l'Écriture elle-même les relations entre hommes et femmes et la manière dont nous avons interprété ce que l'Écriture a dit, ont mis sérieusement en question la façon dont nous entendons l'ensemble de la révélation de Dieu dans le Christ telle qu'elle est exprimée dans tout le canon des Écritures. Nous avons systématiquement laissé de côté, comme notre critère de jugement, ce qui est central dans la nature de la révélation divine, et nous nous sommes cramponnés à tout ce qui souligne et confirme nos attitudes de domination et d'oppression hiérarchique. Cette découverte, à mes yeux, met en question notre approche de l'Écriture, et nous avons un effort considérable à fournir pour repenser cela.

Ensuite, nous avons à faire face au problème ecclésiologique de notre perception de l'église, le « laos », la laïcité, l'ensemble du peuple de Dieu. Qu'est-ce que nous entendons en fait quand nous parlons de l'Église comme « le peuple de Dieu tout entier », comme nous avons l'habitude de dire depuis à peu près quarante ans dans le mouvement œcuménique ? Que signifie cette formule en fait pour la façon dont fonctionne l'église ? De quoi parlons-nous quand nous disons avec solennité dans nos documents œcuméniques que l'unité que nous visons est une

unité dans laquelle existe une communion conciliaire à chaque assemblée et entre toutes les assemblées ? S'il y a une communion, un réel partage de vie dans lequel nous nous retrouvons tous en concile, alors cela signifie que les femmes ET les hommes sont ensemble en concile, que les décisions sont prises ensemble, et que ces décisions sont prises par ceux, qui ce soit, qui ont les dons nécessaires sans égard au sexe ou culturel. Mais alors toute notre conception du ministère est à revoir. Nous nous sommes servis du terme ministère, qui veut dire les serviteurs, mais « ministère » est devenu « hiérarchie », « patriarcat ». Nous savons que le serviteur est celui ou celle qui se dépouille et ne cherche pas le pouvoir ou la domination. Nous parlons de l'église servante mais, dans la vie de l'église dans toute sa longueur et sa largeur, nous avons développé toutes sortes de formes individuelles et collectives de hiérarchie qui forment le cadre nécessaire pour des attitudes et des structures de pouvoir. Et, je me permets de le dire, les femmes aussi bien que les hommes ont accepté cela. Voilà un des défis auxquels cette conférence se trouve confrontée.

Réécrire l'histoire

De plus, il y a tout le problème de notre conception de la Tradition et des traditions. Nous avons fait de nos différentes traditions une vache sacrée, mais en tant qu'historien je me trouve devant l'urgente nécessité de réécrire l'histoire de l'église comme l'histoire des femmes et des hommes en mission et en service. Notre histoire de l'église, telle qu'elle existe, est largement une histoire d'hommes. Par exemple, lorsque notre nouveau président du Conseil Mondial des Églises, le patriarche de l'Église de Géorgie dans l'URSS, arriva il y a deux ans à Genève en visite offi-

cielle, ce n'était que par hasard que je découvrais à la bibliothèque que le premier missionnaire envoyé au quatrième siècle dans sa communauté était Sainte Nina. Ce n'est que par hasard que beaucoup d'entre nous commencent maintenant à apprendre un certain nombre de choses sur le rôle des femmes dans les premiers siècles. C'était la reine Bertha qui donna à Saint Augustin le terrain sur lequel a été construit la cathédrale de Canterbury. Et encore, vers la fin du septième siècle il y avait de nombreux couvents mixtes, et les cinq d'entre eux qui se trouvaient dans le Kent étaient gouvernés par des femmes. Une des choses que cette conférence devrait avoir comme résultat est de nous renvoyer tous à la maison pour faire nos devoirs, de manière à ce que nous puissions commencer à découvrir ce qu'était la véritable tradition dans la vie des églises et pourquoi les églises ont pris une orientation aussi masculine qu'elles ont revêtu dans les faits.

En outre, il sera très intéressant pour nous de voir quel était le rôle des femmes dans les mouvements de renouveau dans l'église. J'ai l'impression que partout où il y avait des mouvements de renouveau, c'était souvent les femmes qui étaient aux avant-postes. Voyez les prophétesses des premiers siècles, et encore le grand nombre des femmes mystiques et les livres qu'elles ont écrites, et joint à ce mysticisme, le service actif qu'elles ont assuré dans la communauté au cours du Moyen-âge. Ensuite, après la Réforme dans ce pays-ci il y avait les Quakers dont il a été tant question et qui ont connu l'égalité entre hommes et femmes, comme chez les Moraves et même les Méthodistes. Le mouvement méthodiste du 18ème siècle doit énormément aux femmes à travers toutes ces îles britanniques comme aussi dans d'autres parties du monde. Aujourd'hui, partout à travers le monde entier, là où il y a des mouvements de renouveau, des communautés de base formées de gens qui, par leur prise de conscience n'hésitent pas à témoigner et à confronter les autorités oppressives, il y a des femmes à l'avant-garde.

De même, les femmes ont joué un rôle bien marqué dans le mouvement missionnaire, aussi bien au dedans qu'au-dehors, depuis les tout premiers siècles. Ce fait nécessite des recherches historiques bien plus poussées. Cela vaut aussi bien pour le rôle des femmes dans le mouvement œcuménique à commencer par le Y.W.C.A. et le Mouvement des Étudiants Chrétiens, dans lequel tant d'entre nous, nous autres hommes, ont appris comment vivre avec les femmes sur un pied d'égalité, alors que c'est nous qui ne savions pas comment continuer le mouvement au-delà du point où nous étions.

Le fait humain

Ce que j'ai également remarqué dans les textes rassemblés dans le dossier sur la communauté des femmes et des hommes, c'est un approfondissement de notre conception théologique de ce que signifie le fait humain, et cela suivant des voies toutes nouvelles. D'abord, toute notre conception de la sexualité est mise en question. Nous sommes invités à la prendre plus au sérieux, en particulier dans notre théologie. Ensuite, nous sommes appelés à prendre conscience de ce que le fait humain signifie faire face au problème du dualisme. Toute la division en chair et esprit — entendant souvent la chair comme étant l'élément féminin, et l'esprit comme l'élément masculin — a été une hérésie, pire même qu'une hérésie dans la vie de l'église. Ou encore le dualisme privé-public, — les femmes étant le privé et les hommes constituant le public, mais aussi confirmant les hommes dans la mentalité selon laquelle les vertus humaines ordinaires étaient privées et le domaine public était le règne du plus fort. Ce dualisme-ci est lui aussi mis en question par notre nouvelle conception du fait humain. Et le troisième dualisme qui est mis en question est celui qui oppose l'humilité et la puissance, l'humilité appartenant aux femmes et la puissance aux hommes. C'est par l'incapacité d'établir un rapport sain entre ces deux éléments, que notre humanité a été violente et que nous sommes arrivés au point actuel dans cette poursuite de la mort par le réarmement et la guerre.

Un autre point qui ressort de cette étude est la relation centrale entre identité et communauté. Au cœur de la révélation divine sur l'être humain était le masculin et le féminin. Par cela, Dieu nous a indiqué qu'il n'y a pas une manière homogène, uniforme de vivre selon sa volonté, mais que nous devrions vivre dans la pleine reconnaissance de nos diversités et trouver notre unité et notre communauté à travers nos diversités.

Le fardeau des femmes

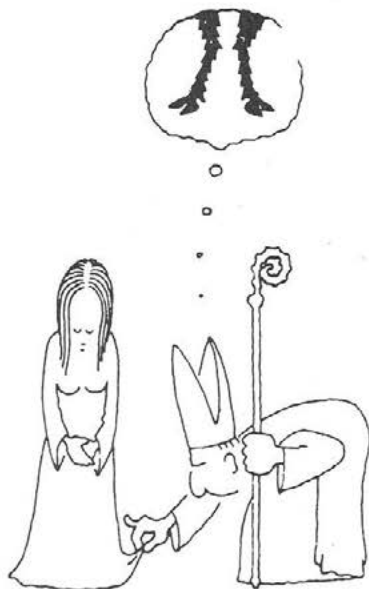
Et ce que j'ai enfin retenu de ces études est une nouvelle impulsion pour notre effort pour la justice et la paix. Nous avons beaucoup parlé du développement dans l'autonomie, dans le choix de ses moyens. Mais nous n'avons pas remarqué que dans la plus grande partie du monde et en particulier dans le tiers-monde, ce sont les femmes qui ont porté le redoutable fardeau de la pauvreté et du développement. Et ce sont elles qui ont montré ce que peut signifier choisir ses propres moyens. Pour ne citer qu'un exemple très simple : nous parlons dans notre tra-

vail de développement des technologies les mieux appropriées, alors que la technologie elle-même a surgi dans les cultures anciennes en grande partie par le fait de l'effort et du génie des femmes. Le combat pour la paix dans un monde obsédé par la guerre n'est possible que lorsque les femmes sont profondément et d'une manière décisive engagées dans la vie politique.

Il y a quelques années, j'avais à préparer pour une conférence de femmes une étude sur les premiers chapitres de Luc, en particulier le Magnificat, et je lisais alors un commentaire de Lagrange, le grand savant catholique, spécialiste des langues sémitiques. Dans son étude il faisait ressortir – ce que j'ai approfondi par la suite – les origines du mot «Marie», cette autre personne dont les églises ont usé et abusé en parlant du rôle de la femme. Eh bien, Marie dérive d'un verbe *mara* qui a deux racines. Le premier signifie : gros, et être gros signifiait dans le parler sémitique de cette époque : être beau. Bien sûr, c'était une chose très acceptable, comme nous pouvons le constater dans toute

l'iconographie de Marie. En fait, Lagrange décidait que ceci était la racine la plus plausible du mot. Mais il était suffisamment honnête pour dire qu'il y avait une autre signification du mot *mara*, à savoir : se révolter, prendre l'initiative d'une révolution. Cela se vérifie si vous lisez le Magnificat, dans lequel les puissants sont abaissés de leurs trônes, y compris ecclésiastiques, et les humbles et doux sont relevés. Eh bien, cela est en soi une indication de notre problème. Même dans notre travail de sciences bibliques, nous, les hommes, nous avons délibérément décidé que le mot *mara* signifiait : être gros et beau, et non pas se révolter, travailler pour un changement. Et pourtant, ce que Marie, comme le Theotokos, porteuse de Dieu, est venue nous apprendre était la beauté de la sainteté, l'engagement total envers Dieu et envers son dessein, mais aussi le pouvoir de guérir et de renouveler l'amour afin de permettre de changer les hommes et les femmes pour former une seule famille dans la justice et la paix.

Philip POTTER



(PUBLIK-FORUM)

Une grande enquête révèle :

LES FEMMES AMERICAINES

CELEBRENT

«Elles rompent le pain et partagent le vin au nom de Jésus. Elles sont des femmes catholiques, et leurs liturgies ont lieu dans des chambres "hautes" d'appartements, maisons, maisons-mères et hall de conférences que ce soit à New-York et New-Haven, à Washington, Chicago, Philadelphie, Boston et Berkeley, dans les villes et les villages de tous les états». C'est ainsi que s'ouvre, dans le «National Catholic Reporter» du 17 juillet dernier, une importante enquête consacrée à une pratique qui semble se répandre rapidement dans l'église catholique des États-Unis : les célébrations eucharistiques féminines.

«Certaines de ces liturgies sont féministes ou exclusivement destinées aux femmes, d'autres sont pour hommes et femmes ensemble. La plupart rassemblent de petits groupes : six, douze personnes, rarement plus que 24. Elles sont toutes, ou presque toutes, des activités «underground» ce qui rend difficile l'évaluation exacte de leur nombre, leur rythme et leur fréquentation.

Les liturgies de type eucharistique, basées sur la lecture des Écritures et comprenant la fraction du pain et le partage du vin constituent une parmi les différentes formes des liturgies féminines. Les femmes qui célèbrent ou concélébrent sont convaincues que Dieu les appelle à faire cela, bien que l'Église catholique ne reconnaisse pas cet appel. Quelques-unes des femmes qui célèbrent ainsi sont appelées à le faire par la communauté avec laquelle elles célèbrent leur foi. Quelques-une militent pour la reconnaissance officielle de leur ministère par l'église,

d'autres pensent que cette reconnaissance est superflue.

La plupart des femmes qui participent régulièrement à de telles célébrations pensent que ce sont de véritables eucharisties. D'autres pensent que ce sont de merveilleuses expériences de prière, mais pas nécessairement une eucharistie.

Ces célébrations sont beaucoup plus répandues qu'on ne le pense, dans tous le pays, dans des petits groupes ou dans des communautés religieuses, c'est réellement incroyable, a dit une religieuse dominicaine, qui participe régulièrement aux célébrations d'un groupe, à Washington, appelé «S.A.S. : Sisters against Sexism». Certaines personnes du groupe prennent soin d'appeler nos célébrations «para-liturgie» d'autres participent au partage du pain et du vin, mais font une distinction dans leur esprit, avec une «vraie» eucharistie. Pour d'autres, il n'y a aucune différence. Rarement, sinon jamais, ces célébrations font usage du missel officiel. Ces prières, étant sexistes et s'étant développées dans un contexte masculin, sont justement le problème que les femmes veulent fuir. Certaines femmes se considèrent «ordonnées». «Je crois réellement que nous consacrons le pain et le vin» a dit une femme du Middle West, qui participe chaque semaine à une célébration qui comprend des prêtres catholiques, des femmes et des hommes catholiques et une femme protestante. «Je me sens "ordonnée"», dit une autre, «mais je ne sais pas si l'ordination des femmes sera jamais validée aux yeux de la hiérarchie qui la voit comme une atteinte à son pouvoir».

Créatives

Les liturgies qui ont lieu à l'occasion des réunions (journées d'études ou de prière) de groupes W.O.C. (Women's Ordination Conference) ont été particulièrement créatives, pensent les responsables de ce mouvement. Cela provient du fait que l'accent a été mis, ces derniers mois, dans nos réunions, sur le développement d'une spiritualité féminine. Nous ne partageons pas toujours le pain et le vin, nous ne prétendons pas célébrer l'Eucharistie en tant qu'alternative d'Église, mais en tant qu'Église, nous voulons le faire. Elles caractérisent ainsi leurs célébrations :

- «circulaires», c'est-à-dire que les participant(e)s sont assemblés en cercle et non en rangs
- créées à partir de l'expérience du partage, comme les réunions W.O.C.
- comprenant toujours une «expression corporelle», comme par exemple une danse liturgique
- sans «présidence» du groupe, divers participants ou participantes introduisant certaines parties de la liturgie.

Si certaines ont pu dire : «Les liturgies féminines ? C'est uniquement des femmes mises à la place des hommes et faisant exactement la même chose !» les femmes récusent fortement cette affirmation : «C'est au contraire des femmes accomplissant leur propre service, un rituel féminin et féministe comprenant quelquefois l'Eucharistie. Mais les femmes ne revêtent pas d'ornements liturgiques, elles ne se conforment pas aux décisions hiérarchiques à propos des paroles qui doivent être prononcées ou pas ; personne n'a le sentiment de participer à l'Eucharistie telle qu'on l'a toujours connue».

Comme on l'a déjà dit, toutes les liturgies féminines ne comprennent pas toujours le partage du pain et du vin. Certaines emploient le rite de l'eau, que ce soit pour désaltérer, bénir ou purifier ; d'autres du parfum pour oindre. Souvent l'eau remplace le vin dans le partage de la coupe, parce que, disent-elles, le vin signifie «la plénitude de la vie dont les femmes sont encore exclues». Une célébration dans une communauté de religieuses dominicaines avait pris pour thème le corps féminin et les expériences des participantes à ce propos.

Sauter le pas

Dans un groupe de l'Ouest, un groupe de femmes a voulu célébrer la Semaine Sainte à sa façon. Il s'est réuni chaque jour de la semaine chez l'une ou l'autre de ses membres, pour une liturgie, et par exemple, au lieu de méditer sur les paroles du Christ en croix, la réflexion s'est faite un jour sur les cris ou messages de femmes opprimées, à travers le monde. «Ce que nous avons fait ensemble cette semaine-là, nous a dit une participante, je ne puis l'oublier : c'était tellement beau et chaleureux». Quand on a fait une expérience comme celle-là, on a sauté le pas, il est impossible de venir aux célébrations traditionnelles et sexistes.

L'enquête relève le gros problème que constituent les célébrations pour les congrégations religieuses féminines lorsqu'elles tiennent des réunions de chapitre ou autres. Il n'est plus facile pour ces groupes de décider quel genre de célébrations est désirable. Parfois, on résout le problème en terminant la réunion à 16 heures, sans célébration de clôture... Il y a de toute façon un grand souci de la part de ces femmes à ne pas imposer à d'autres des célébrations liturgiques ou eucharistiques qu'elles ne seraient pas prêtes à accepter. Ce qui résume bien l'approche féministe liturgique : le respect des autres femmes, là où elles se situent dans leur cheminement personnel.

Selon une des permanentes de W.O.C., on peut voir deux courants principaux dans les célébrations de femmes : un premier, qui se situe dans la tradition judéo-chrétienne et incorpore la Bible, le pain et le vin, et un autre courant, décrit comme post-chrétien, et qui se rattache à d'autres contextes : le nature, la spiritualité indienne, ou le culte de déesse (Pandora). Ce courant est celui des femmes qui estiment impossible d'être à la fois féministes et chrétiennes, à cause du caractère patriarcal du christianisme.

Les femmes qui participent à ces liturgies féminines continuent - certaines du moins - à fréquenter de temps à autre les eucharisties paroissiales. «Non pas parce que nous pensons ces eucharisties «plus valables» que les nôtres, mais pour rester en contact avec une communauté plus large. C'est aussi un bon moyen de tester notre niveau de tolérance aux liturgies sexistes !». Comme le

dit une religieuse, : «Nous faisons partie du nombre grandissant de ces femmes qui sont encore dans l'Église institutionnelle pour leur métier, mais qui se sentent de plus en plus inconfortables dans ses célébrations. La messe traditionnelle est une perte de temps, je n'arrive même plus à être en colère à cause de la façon dont ces liturgies m'ont trompée. Je trouve le rituel quotidien de l'Église desséchant et aliénant et tout à fait à côté de la question. Ce qui me semble aliénant ? La façon dont un prêtre traditionnel récite l'ensemble, accomplit un rituel avec tellement peu de vie, une sorte de bénédiction automatique. La façon dont les Écritures sont lues, et ne sont pas proclamées, ni partagées comme un message important, simplement lues à haute voix à partir d'un livre...».

Démenti

Cet élan des groupes de femmes américaines s'engageant dans leurs propres célébrations n'est pas un mouvement de désespoir. C'est une longue évolution, de celles qui vous amènent à un moment de libération. Il s'agit d'un long processus, qui peut prendre des mois ou des années, et qui résulte d'expériences personnelles, souvent pénibles, mais aussi d'une réflexion active sur ces expériences, en groupe, avec des amis ou amies proches. Lorsque des femmes célèbrent l'Eucharistie, «nous ne nous sentons pas du tout comme de méchantes petites filles qui bravent un règlement, pas plus que comme des personnes en train de faire l'histoire. Nous sommes simplement en train de mettre en pratique la théologie des premières communautés chrétiennes, où la présidence émanait de la communauté même. L'Église catholique continue à parler de prêtres "choisis par la communauté", mais la façon dont les prêtres sont formés actuellement est un démenti formel de cette affirmation».

Des théologiennes se sont penchées sur la question et ont exploré «la théologie du pourquoi nous pouvons faire cela. On peut faire une masse de distinctions, et passer par la casuistique romaine des situations extrêmes dans lesquelles on ne peut pas trouver un célébrant... Mais nous ne tenons pas à prendre cette voie. Nous avons une approche différente. Supposons un groupe de femmes assemblées pour célébrer. Elles font usage des prières de la messe et demandent à Dieu d'envoyer son Esprit et de transformer les offrandes en corps et sang du Christ. Pensez-vous que Dieu ne le fera pas ? Fondamenta-

lement, l'Eucharistie est un acte très simple qui se rapporte à ce que Jésus a fait, un acte qui rend le Seigneur résuscité à nouveau présent. Il nous semble que la simplicité de cet acte s'est perdue au long de siècles et de siècles de discussions».

Ce qu'il est intéressant de noter, à propos de cette enquête, c'est qu'il semble de plus en plus certain que pour les femmes qui célèbrent, les questions d'ordination et d'eucharistie ne sont pas liées. De plus en plus, on en trouve qui disent : «Nous pouvons faire cela nous-mêmes (ordonner les femmes), ou bien «Nous pouvons nous passer de cette ordination». De plus en plus de femmes pensent, en outre, qu'il ne faut pas ordonner des femmes dans le système sacerdotal actuel. L'exemple des femmes consacrées dans les Églises protestantes, mais marginalisées malgré tout, a aidé à parvenir à ces conclusions. Même les militantes du W.O.C. soulignent qu'elles ne veulent pas employer des «eucharisties féminines» comme un moyen de pression pour obtenir l'ordination des femmes. «Si nous célébrons l'eucharistie, disent-elles, c'est parce que nous en ressentons le besoin, et comme une permission, voire un impératif spirituel de le faire. Nous sommes à l'aise avec la valeur chrétienne de ce que nous faisons, et pas gênées par le fait que l'Église nous le défend». «Je pense que beaucoup de femmes sont déjà des prêtres», dit une autre, «c'est simplement que l'Église ne les reconnaît pas et cette reconnaissance de l'Église leur paraît de moins en moins nécessaire».

C'est le témoignage d'une religieuse de 70 ans (50 ans de vie religieuse) qui conclut l'enquête des deux journalistes : «Lorsque je célèbre, ou concélébre, je n'éprouve aucun sentiment de culpabilité ou de crainte, mais j'expérimente simplement et profondément la sainteté de cet acte, et une relation plus intime et profonde avec Christ et mes sœurs, que je n'ai jamais connue dans ce cadre totalement traditionnel. Je ressens très fortement le caractère sacré et authentique de ce que nous accomplissons, et l'absurdité de la situation dans laquelle un groupe de femmes devrait attendre ou appeler ou trouver un prêtre qui veuille bien célébrer l'eucharistie, trouver donc un personnage masculin pour faire ce que nous pouvons très bien faire nous-mêmes !».

Cette longue enquête, très fouillée, des deux journalistes du N.C.R. est complétée par d'autres articles se rapportant au même

sujet. Ainsi le *témoignage d'une femme* (qui veut pour l'instant rester anonyme, on la comprend) qui a été choisie et même ordonnée par sa communauté, une communauté catholique, ayant un prêtre « validement » ordonné à sa tête, mais considérée comme illégale dans le diocèse, parce qu'ayant fait, il y a une dizaine d'années, des choses aussi audacieuses que donner la communion dans la main, ou communié sous les deux espèces, ou admis des femmes au pupitre des lectures !

Désaccord prévisible

Le point de vue de l'Église officielle est donné dans ce dossier par mgr Richard Malone, qui dirige le secrétariat du Comité des Évêques sur la Doctrine, la recherche et les pratiques pastorales, au sein de la Conférence Nationale des Évêques Catholiques des États-Unis. On ne s'étonnera pas de lire dans son article que « les eucharisties de femmes sont des fantômes d'eucharistie ». Mgr Malone regrette d'être en complet désaccord avec les femmes qui célèbrent, « à cause du mal qu'une telle pratique fait à l'Église et à l'eucharistie... L'Église doit être une Église apostolique, soucieuse d'être en relation étroite avec ses racines. Le collège des évêques qui a succédé au collège des apôtres, est le garant de cette continuité dans la doctrine et la vie sacramentelle. Ce sont les membres de ce collège qui ont été clairement choisis et envoyés par le Seigneur pour être les témoins officiels de son ministère et du ministère pascal ».

« Par ces actions, les femmes revendiquent leur droit à l'ordination », poursuit mgr Malone. « Il n'est pas inutile de rappeler les arguments qui fondent l'opposition à une ordination des femmes, car ils démontrent bien qu'il ne s'agit pas d'une simple point de discipline, mais d'un enseignement important... La pratique constante de l'Église a imité le Christ en ne choisissant que des hommes, et son magistère a constamment tenu à l'exclusion des femmes de la prêtrise, en accord avec le plan de Dieu pour son Église ». En terminant, mgr Malone souhaite que ces « actions insolites ne contrarient pas la tendance actuelle de ré-examiner les rôles des femmes

dans l'Église et de réorganiser les équipes pastorales dans les paroisses afin de permettre une contribution féminine plus importante ». Il espère aussi qu'elles ne jetteront pas, dans l'esprit des « fidèles ordinaires », un discrédit sur les religieuses.

Un avis beaucoup plus nuancé et courageux est donné par un religieux, professeur de théologie systématique et de liturgie à l'université catholique d'Amérique, à Washington, le père David Power OMI. A la question : « Dans les liturgies de femmes, le Christ est-il présent dans l'Eucharistie ? », il répond : « Puisque la présence eucharistique du Seigneur s'accomplit à travers des signes, des symboles, des mots et des actions appropriés, célébrés en mémoire et en réponse, nous pouvons certainement nous demander si cette présence n'est pas réalisée dans les circonstances évoquées ici (célébration de femmes). La raison pour laquelle de telles célébrations ne peuvent pas être considérées comme une « pleine réalité eucharistique » est qu'elles n'ont pas été reçues et approuvées par le reste de l'Église, peuple de Dieu et hiérarchie. Cela n'affecte pas la présence du Seigneur dans ces célébrations, mais seulement la réalité de la pleine intégration du groupe qui célèbre dans la vie du corps ecclésial... » « La question posée par Edward Schillebeeckx dans son livre « Ministères » à propos des communautés de base chrétiennes peut s'appliquer également à ce cas : Si le dynamisme chrétien de pratiques alternatives devient évident, n'est-ce pas le moment, pour le peuple de Dieu et la hiérarchie de donner à ces pratiques une reconnaissance et une acceptation officielles ? ».

De toute façon, comme dit l'éditorialiste du N.C.R. « les célébrations féminines aux États-Unis sont trop répandues pour être encore ignorées » avant de conclure « la célébration de l'Eucharistie et d'autres sacrements par les femmes deviendra peut-être une norme dans quelques temps, ou bien elle sera jugée un jour comme une aberration historique. Pour le moment, nous pouvons seulement juger ces liturgies aux fruits qu'elles portent ».

LA FEMME ET L' HOMME SONT-ILS PARTENAIRES ?

En présentant le travail sous ses formes variées, comme la dignité de l'être humain «créé homme et femme à l'image de Dieu» et appelé en tant que tel/telle à dominer et transformer la terre, la récente encyclique ne pose évidemment et heureusement aucune différence fondamentale ontologique entre l'homme et la femme. Ni dans leur rapport à Dieu, ni dans leur rapport mutuel, ni dans leur rapport au travail et au monde.

La première lecture de ce texte profond, éminemment social et éminemment personneliste, pourrait donc conduire à se réjouir de ce qui concerne les femmes. Au paragraphe 19, il est pris acte que «dans beaucoup de sociétés, les femmes travaillent dans presque tous les secteurs de la vie» tandis qu'il convient, dit le Pape, qu'elles puissent remplir leurs tâches «sans discrimination et sans exclusion». Le document insiste aussi sur la valeur sociale et la légitime reconnaissance par la société des prestations maternelles. Et au paragraphe 9, «Travail et dignité de la personne», lorsque sont rappelées les conditions parfois pesantes du travail humain pour les mineurs, agriculteurs, hommes de science, médecins et infirmiers, on a pris soin d'évoquer les femmes «qui, sans que parfois la société et leurs proches le reconnaissent de façon suffisante, portent chaque jour la fatigue et la responsabilité de leur maison et de l'éducation de leurs enfants».

Réticences, ambiguïtés...

Pourtant, une lecture plus approfondie révèle hélas que les ambiguïtés traditionnelles de l'Église, lorsqu'il s'agit des femmes, n'ont pas été levées. En effet, sont évoqués tour à tour, dans leurs conséquences mais non pas dans la légitimation de leur principe, en parlant des femmes : «le caractère qui leur est propre», le «respect de leurs aspirations familiales et du rôle spécifique qui leur revient, à côté de l'homme, dans la formation du bien commun de la société» et, bien sûr, cette «vraie promotion» de la femme qui ne doit pas se solder «par l'abandon de sa propre spécificité et au détriment de sa famille, dans laquelle elle a, en tant que mère, un rôle irremplaçable».

On voit ainsi qu'il n'est pas explicitement fait droit à la pleine liberté, capacité, responsabilité de choix des femmes par rapport au travail et à la transformation d'elles-mêmes et du monde! S'il est justifié de rappeler les conflits de responsabilité qui peuvent surgir dans le choix des priorités à donner, il reste pour le moins ambigu de n'évoquer la question du travail des femmes qu'en regard de leur «spécificité» et «d'aspirations familiales en tant que femmes» ! Quant à la formule des «emplois dont elles sont capables», on avouera qu'elle manque singulièrement d'élégance... Chaque homme est-il capable de n'importe quel travail ?

Manques

Mais le revers grave de cette vision traditionnelle des sexes et de cette polarisation familiale et éducative sur la maternité, c'est l'homme amputé, condamné à n'être que le vir faber ! L'homme, une fois de plus, grand absent de la vie quotidienne, des tâches, enseignements, responsabilités et plaisirs de l'entretien de la vie privée, familiale, de l'éducation. Pour le dire un peu schématiquement : au fond, l'encyclique confond femme et mère. Parenté et maternité. Et la maladresse de l'évocation du «chef de famille» (par.9) unique, pourvoyeur du salaire familial et dont l'épouse serait obligée de chercher un travail rémunéré en dehors, n'est pas non plus fortuite...

Evidemment, le pire a été évité et la théologie des «natures» féminines et masculines revue et corrigée. Mais pas celles des rôles, spécificités, devoirs et capacités qui en reste l'expression logique, survivance d'une organisation philosophique et économique autre dans une société régie par d'autres conditions nécessaires à la transmission et à l'entretien de la vie ; dans une société régie par d'autres croyances et d'autres valeurs.

Une fois de plus, notre Église s'affirme en retard par rapport à la norme universelle des Droits de l'Homme telle qu'elle exprime désormais les responsabilités communes de l'homme et de la femme, notamment dans le récent énoncé de la convention de l'ONU contre toutes les formes de discrimination à

l'égard des femmes. Dès lors, comment notre Église pourrait-elle nous proposer les bases d'une théologie sur la réciprocité homme-femme ? Elle qui se montre déjà réticente et retardataire sur le partage de *parents* dans le cadre privilégié de la famille...

Le Pape Jean-Paul II montre qu'il connaît la vie pénible des mineurs de Silésie. Il tient compte de la situation de détresse de nombreuses femmes qui doivent cumuler les charges d'une famille et celles du travail en dehors. Mais connaît-il pour autant les aspirations légitimes des femmes à choisir leur forme d'engagement social et profession-

nel ? Et celles des hommes à choisir « la garde du foyer », le travail familial, éducatif, le cadre privé ? Connaît-il les aspirations de ceux qu'on appelle aujourd'hui les « nouveaux pères » ? Et celles des partenaires sociaux — en particulier l'homme et la femme, premiers partenaires de la vie quotidienne et familiale — quand ils désirent désormais partager et faire alterner ces tâches, ces rôles, ces responsabilités mais aussi ces plaisirs, ces enseignements et ces tendresses par lesquels ils et elles se transforment mutuellement en transformant le monde ?

Marie-Thérèse van Lunen-Chenu

Ceux qui ont le plus besoin de connaître FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE s'y abonnent rarement.

Nous nous efforçons de leur faire parvenir...

D'autres qui apprécient FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE n'ont pas la possibilité de souscrire un abonnement.

Nous désirons pouvoir le leur servir.

Nous demandons à ceux et celles qui le peuvent de nous aider à soutenir le bulletin en élargissant le nombre des abonnements et des ventes au numéro.

Pour faire connaître FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE,

- abonnez vos ami/e/s,
- déposez-le en librairie,
- mettez-le en vente lors de réunions et congrès,
- communiquez-nous des adresses (ainsi que des critiques, des souhaits, des suggestions et informations),
- demandez nous des exemplaires en service de presse.

LES COMBATS FEMINISTES ET LA FOI

Sous le titre, «Est-il possible d'être féministe et croyante ?», nos amies canadiennes de *L'Autre Parole* (1), apportent des éléments de réflexion dans un débat qui est aussi le nôtre. Une assistante en pastorale, Francine Bernier, qui anima la discussion après une conférence donnée sur ce thème par Mme Louise Melançon à l'Université de Sherbrooke, le 15 mars dernier, résume les grands axes de cet exposé.

Féministe, Louise Melançon a montré comment on devait l'être lorsque «cette solidarité tire sa force du fait que, malgré divers degrés d'engagement chez les femmes et des divergences d'analyse chez les militantes, il y a suffisamment d'éléments essentiels de rencontre pour retenir l'adhésion de toutes les femmes conscientes de leur dignité».

Avec cette option féministe, est-il possible d'être aussi *croyante* ? Mme Melançon répond oui. «Bien sûr, la Bible, la tradition judéo-chrétienne et l'enseignement officiel actuel de l'Église sont fortement teintés de sexisme. Le contraire serait étonnant puisqu'ils se situent dans une société qui l'est. Le principal point d'achoppement, c'est la justification théologique qui prend Dieu à témoin de cette discrimination sexiste. Est-il possible que le Dieu de libération ait voulu l'inégalité des sexes (ou toute autre inégalité entre les humains) ?»

Dé-sexiser le message

«La tâche des femmes est maintenant de participer à la "dé-sexisation" du message révélé, de dénoncer le sexisme là où il se trouve et de mettre en lumière les éléments favorables à la libération et à l'égalité. Il y va de la réputation et de la gloire de Dieu d'établir entre les hommes et les femmes des rapports plus humains donc plus digne de Lui».

Francine Bernier conclut par cette question intéressante : «Si donc il est possible d'être à la fois féministe et croyante, la question qui demeure est plutôt celle-ci : "Est-il possible d'être à la fois solidaire du mouvement féministe et de l'Église ?"».

Pour sa part, notre groupe Femmes et Hommes dans l'Église s'est créé avec la conviction que la nouvelle communauté humaine et croyante forgée par des femmes et des hommes *partenaires* peut seule, relever ce défi de la civilisation et de la foi. Nous sommes des partenaires hommes et femmes qui voulons répondre ensemble à la question des Droits Humains du féminisme, au nom de notre foi chrétienne, en Église comme dans la société. Nous ne nions nullement l'utilité et la pertinence de stratégies, de groupes, exclusivement féminins. Tout simplement, notre pratique et notre espérance à nous, c'est entre Femmes et Hommes nouveaux partenaires, de chercher à vivre l'Église du Christ. Nous voulons être ensemble féministes, humanistes et croyants.

M.-TH. L.

(1) L'AUTRE PAROLE, N° 15, Juin 1981, Monique Dumais, Département des Sciences religieuses, Université de Québec, 300 Av. des Ursulines, Rimouski, G5L 3A1.

Les notes de lectures ont été rédigées par Joseph Balay, Denise Peeters-Le Boulangé Suzanne Tunc, Marie-Thérèse van Lunen-Chenu.

EUROPE

«Woman Power». Sous ce titre "Pouvoir de femmes" les femmes européennes de la Fédération Mondiale des Étudiants Chrétiens ont publié, en avril 1981, une brochure de 43 pages. Avec en couverture, le dessin à la plume d'une paysanne qui porte dans un panier sur sa tête le tarzan musclé symbole du pouvoir mâle. De nombreux dessins humoristiques, des poésies, chants, témoignages, réflexions de groupes, c'est là le fruit d'un vaste travail d'enquête et le premier des documents de travail que la Fédération européenne fait paraître sur ce thème et auquel il annonce une suite.

European Women of the World Student Christian Federation, 2bis chemin Auguste Vîlbert, 1218 Grand Saconnex (Ge) Suisse.

U.S.A.

Phyllis Trible, *God and the rhetoric of sexuality*, Fortress Press, Philadelphie, 1978, 206 pages, 6,50 dollars.

Phyllis Trible est professeur de langue et littérature hébraïque au Newton Center dans le Massachusetts. L'étude qu'elle présente ici démontre la diversité et flexibilité des traditions bibliques. On sait que les composantes

féminines de «l'image de Dieu» furent longtemps négligées. Elle les soumet à un examen approfondi, explorant aussi ce que la Génèse, le Cantique des Cantiques, le livre de Ruth nous disent de la sexualité humaine. La compétence technique se joint ici à une démarche herméneutique nouvelle, fondée sur la critique féministe, l'expérience de sexualité et libération des femmes. Un éclairage nouveau sur un problème-clé de notre temps. Le prof. Trible a inspiré déjà de nombreux travaux d'exégèse dans la même perspective.

ANGLETERRE

Le Mouvement pour l'ordination des femmes dans l'Église anglicane au Royaume-Uni édite de petits documents de travail très remarquables sur les aspects du problème : «Le même Dieu, Femmes, Hommes et le sacerdoce dans l'Église aujourd'hui», «Des objections théologiques ?», «Relations anglicanes/orthodoxes et l'ordination des femmes», «Le point de vue catholique», «L'ordination et la masculinité du Christ», etc... Prix différents, Movement for the Ordination of Women (MOW), Napier Hall, Hide Place, Vincent St. London SW1P 4NJ.

ARTICLES SIGNALÉS

- Der Eklat von New-York, *Publik-Forum* n°13, 26 juin 81, p.24
Nicht der Gott den ich kenne, id. p.25
- La questione femminile rivoluziona la chiesa, *Il Regno, Italie*, 15 mai 81, pp. 225-233.
- The Ordination of Women, par Raymond Maloney S.J., *The Furrow*, juillet 81
- Dialog on Women in Church : Interim Report, *Origins* NC Documentary service, 25 juin 1981, vol. 11 : N° 6.
- Womanliness and the Spiritual Life of Men, *America*, 25 avril 81, by Andrew M. Greeley, pp. 338-340.
- Feministische theologie, Herman-Emiel Mertens, *Streven*, juin 81, pp.771-782.
- Femmes et Hommes dans la création et dans l'Église, Kari Børresen, *Concilium* 166, 81, pp.101 à 111.

INTERNATIONAL

Constance F. Parvey (ed.) *Ordination of Women in Eucumenical Perspective*, Faith and Order Paper 105, Geneva, 1980, World Council of Churches, 96 pp. Petit ouvrage fort utile, publié par notre amie Constance Parvey sur l'ordination des femmes dans une perspective œcuménique. C'est à la fois le résumé d'une rencontre de 1979 à Klingenthal entre représentants de 14 pays et 26 Églises, et le point de départ pour de nouvelles réflexions et discussions à l'intérieur des Églises et entre elles sur cette question. L'ouvrage indique les positions officielles et les contestations dans les Églises (dont l'Église catholique), les arguments pour et contre le ministère des femmes. Il examine le langage masculin comme les images féminines pour désigner Dieu, et l'enrichissement qu'apporterait la représentation de Dieu par les hommes ET les femmes, ensemble vivante image de Dieu. Il pose des questions sur le sens de l'Église, de la tradition apostolique, de l'incarnation du Christ-homme, sur le rôle et la symbolique des femmes et des hommes dans l'Église. Il souligne enfin que le changement du contexte sociologique dans la plupart des pays exige un nouvel examen de ces points et des discussions entre Églises pour s'éclairer mutuellement et peut-être arriver au consensus souhaitable. En appendice est publiée une intéressante réflexion analytique de Rosemary Radford Ruether sur deux conceptions du ministère, l'une fondée sur la transmission de la parole, l'autre axée sur la sacramentalité : «The preacher and the priest : two typologies of Ministry and the Ordination of Women».

S.T.

ÉTATS-UNIS

Rachel Conrad Wahlberg, *Jesus and the freed Woman*, New-York, Paulist Press 1978. La femme libérée, c'est celle dont parle Luc au chapitre 13. C'est cette femme courbée depuis 18 ans que Jésus voit à la synagogue un jour de sabbat, appelle auprès de lui (transgressant les règles de séparation des hommes et des femmes ?) et redresse, au grand scandale du chef de la synagogue et des phari-

siens. Pour Rachel Wahlberg, cette femme est le symbole de toutes les femmes, que Jésus appelle à se mettre debout, libérées de leurs infirmités, de leurs complexes, des limites que les hommes leur ont assignées dans l'Église comme dans la société. Partant de cette épisode, auquel on a jusqu'ici prêté peu d'attention comme à tous ceux qui concernent les femmes, l'auteur porte un regard nouveau sur d'autres passages où les femmes sont actives : Marie, qui provoque son fils à son premier miracle, la veuve «importune», intelligente et persévérante pour réclamer la justice qui lui est due mais que le juge se soucie peu de lui accorder, étant donné son peu d'importance sociale. Elle relève aussi les images féminines que Jésus utilise : celle de la naissance (Jn 3,3-6; 16, 16-22), du service, de la «mère-poule» à laquelle Jésus se compare lui-même. Épisodes et symboles qui complètent les épisodes où les hommes sont acteurs et les symboles masculins qui ont été seuls retenus jusqu'ici. L'ouvrage se termine par une réflexion sur deux types de femmes actives et missionnaires : Lydia, la femme d'affaires qui semble avoir été le leader de la première communauté chrétienne d'Europe, Philippes (Ac 16, 14-40) et Priscille, la théologienne capable d'enseigner un homme lettré «versé dans les Écritures» comme Apollos (Ac 18, 24-26). Pourquoi l'Église a-t-elle oublié ces exemples et s'est-elle privée de l'enrichissement que pouvaient lui apporter les femmes?

S.T.

Judith L. WEIDMAN (ed.), *Women Ministers*, Harper et Row, New-York, USA, 1981. 182 pp., 5,95 dollars.

Le sous-titre de cet ouvrage est : Comment les femmes sont en train de redéfinir les rôles traditionnels. Il se compose de contributions demandées par l'éditrice (elle-même femme -pasteur dans l'Église Méthodiste Unie) à des femmes ordonnées dans différentes dénominations chrétiennes. Il reflète donc l'expérience personnelle et professionnelle de femmes exerçant un ministère dans des églises locales, et met ainsi en lumière les questions-clefs qui se posent dans ces églises, au fur et à mesure où le nombre de

femmes-pasteurs augmente et que leur influence s'accroît. Les titres des différentes contributions révèlent quelques-unes des changements fondamentaux qui s'opèrent dans les églises où les femmes ont accès aux ministères :

- confrontation des stéréotypes féminins, à propos des rôles dans l'église
- l'impact des femmes dans le changement des concepts à propos de la liturgie, de l'évangélisation, de l'éducation chrétienne, des structures administratives.
- les réalités auxquelles ont à faire face les couples de pasteurs (mari et femme)
- les exigences croissantes d'un ministère local.
- les différents styles de pastorale et de prédication employés par les femmes-pasteurs
- la transformation des schémas et des symboles pré-établis
- la réaction des laïcs (hommes et femmes) devant une femme-pasteur.

C'est dire que l'ensemble de ce livre offre des réflexions et des témoignages des plus intéressants, pour tous ceux et celles que la question des ministères féminins préoccupe. Il paraîtra sans doute trop résolument optimiste à des mentalités catholiques romaines, mais ses enseignements ne sont certes pas à négliger.

D.P.

FRANCE

Philippe WARNIER - *Nouveaux Témoins de l'Église*, Les communautés de base, Le Centurion, Paris, 1981.

En 1973, l'auteur avait retracé dans un petit livre l'aventure naissante des communautés de base en France. En 1981, il fait le point, utilisant les résultats d'une enquête effectuée par l'hebdomadaire *Témoignage Chrétien*. Ces communautés de base ont duré et progressé mieux que ne le prévoyaient certains. Elles sont de «nouveaux témoins de l'église», elles sont interpellation et appel «à la communauté, à la différence, à la démocratie». En référence aux objectifs de «Femmes et Hommes dans l'Église» ont peut signaler deux points mis en valeur dans ce livre de Philippe Warnier :

1- L'appel démocratique pour l'institution

Église : quelques pages très éclairantes, en cours de route et à la fin du dernier chapitre. (Ch.5 : Essai d'évaluation). N'est-ce pas retrouver l'aspect «partenariat» pour femmes et hommes, et pour clercs et laïcs, dans une Église qui selon Vatican II serait d'abord communion et communauté avant d'être structure hiérarchique ?

2- La question des ministères : un des points forts de la réflexion de Ph. Warnier, en particulier au chapitre 3, «Des communautés confessantes et célébrantes» (Chapitre central dit l'auteur). De plus on est heureux de trouver en annexe un document de travail sur les ministères. On souhaiterait que ce document soit connu et médité dans les diocèses, par ceux qui ont la responsabilité du «Service des Vocations», afin d'aboutir à une «révision audacieuse de pensée et d'action», comme le demandait l'épiscopat français dans son projet de pastorale d'il y a plus de dix ans...

J.B.

Maria de Lourdes PINTASILGO, *Les nouveaux féminismes*, Le Cerf, Paris 1980, 165pp. Par une universitaire, militante socialiste chrétienne, engagée dans la vie politique comme ministre des affaires sociales, puis premier ministre au Portugal, par une spécialiste des instances supra-nationales, une analyse remarquable, dense, compétente. Par une chrétienne engagée, une prospective exigeante, évangélique pour l'Église, la société et le rapport hommes-femmes aujourd'hui. A lire absolument.

INFORMATIONS INFORMATIONS

R.F.A.

Nouvelle association de théologiennes

Un «Groupe de travail des théologiennes catholiques» s'est créé à Munster, fin mai. Il est présenté dans *Publik-Forum*, numéro 14, 10 juillet 1981, p. 26, et prépare une rencontre les 17-19 octobre prochains.

«Arbeitsgemeinschaft katholische Theologinnen», Monica Massen, Hohenzollernring 11, 4400 Münster.

BOLIVIE

Paysannes boliviennes. Une lettre au Pape

Des paysannes boliviennes du diocèse de Ipiates, Pasto et Popayan, après avoir participé au premier congrès pour la promotion de la femme en Bolivie, se sont adressées au Pape. «De même que les femmes ont participé aux grâces du Christ et défendu son témoignage de vie de foi et de charité, qu'elles ont annoncé la résurrection du Seigneur... nous croyons que nous avons les mêmes capacités de participer plus activement à l'Église, puisque nous avons les mêmes droits que les hommes». Elles demandent en conséquence «que sa Sainteté nous donne son accord et sa permission pour porter à la campagne, là où la femme est très oubliée et opprimée, le message du Christ» en exerçant «les ministères que nous pouvons remplir de la même manière que les hommes». Elles se déclarent convaincues «qu'il y a des milliers de femmes qui sont dans les mêmes conditions que nous et qui espèrent la possibilité de participer activement à l'Église».

Solidaridad. Bogota, juillet 1981, numéro 26 Apartado Aereo 3026.

PAYS-BAS

Polémique autour d'un «Livre de Chant»

Une vive polémique, démontrant aussi bien la prise de conscience par les femmes de leurs besoins en matière d'expression religieuse que les résistances qui continuent à s'y opposer, s'est développée dans l'Église Réformée des Pays-Bas, comme le relate Anneke Schilthuis-Stokvis dans le numéro de juillet dernier de «Vrouw-en-Woord». Une révision du «Livre de Chant» officiel étant mise en chantier, quatre femmes publient, au mois de février dernier, un article dans la revue «Hervormd Nederland» («Les Pays-Bas Réformés») pour démontrer combien le Livre de Chant maintient une atmosphère d'exclusivisme masculin et de patriarcalisme dans l'église, tant dans les versions des chants anciens que dans les contributions de poètes modernes, ce qui fait vivement souhaiter un apport féminin. Dans une li-

vraison suivante, un poète, lui-même auteur de textes repris dans le Livre, leur répond en prenant la défense de l'exclusivité des expressions masculines et en affirmant que des modifications dans le sens réclamé porteraient atteinte à la puissance poétique du langage religieux. Cette prise de position, provoque à son tour la réaction d'une lectrice relatant sous le titre «Il est temps que certains hommes chantent un ton plus bas», l'expérience d'un groupe de femmes qui, au cours de l'Avent dernier, avait organisé une série de réunions de prière, mais s'étant constamment heurté à l'impossibilité de trouver sa pleine expression dans les textes traditionnels, dans lesquels il n'est question que de «il», de fils, de serviteurs, de Dieu-le-Père. La rubrique des lettres des lecteurs est alors activement sollicitée par partisans et adversaires jusqu'à ce qu'en avril dernier un des membres de la commission compétente de l'Église Réformée interviennent pour réfuter les arguments du pète défenseur de la masculinité et pour révéler que les femmes ont été sciemment exclues de la collaboration à la révision en cours. Parmi d'autres intervenants, on peut mentionner Maria de Groot, pasteur et poétesse, qui énumère trois conditions pour que se développe la créativité féminine : une communauté croyante disposée à accepter les femmes dans leur identité spécifique en leur donnant l'espace nécessaire pour vivre et pour s'exprimer, une certaine confiance chez les femmes dans leurs propres capacités d'expression et enfin une redistribution des moyens matériels, entre autres sous forme de demandes concrètes de contributions, adressées à des poétesse.

Vrouw en Woord, Parkweg 20a, 2271 AJ Voorburg, Pays-Bas. Abonnement 24 florins, 6 numéros par an).

Un évêque parle aux femmes

L'évêque de Breda, mgr Ernst, a adressé récemment la lettre suivante aux femmes de son diocèse : «De nombreuses femmes ne se sentent pas reconnues dans la société et pas non plus dans l'église. Ce serait une catastrophe si les femmes quittaient l'église. Heureusement, beaucoup continuent à vivre dans l'église et se consacrent, malgré les problè-

mes, à la vie et aux activités de l'église. Que pourrions-nous faire sans vous ! Je vous dis ma reconnaissance. Un jour on comprendra dans l'église ce que signifie : "Plus de juif ni de grec, plus d'esclavé ni d'homme libre, plus d'homme ni de femme, vous tous ne faites qu'un dans le Christ-Jésus". (Galates 3, 28). Les femmes ont souvent plus de patience que les hommes et elles tiennent aussi plus longtemps bon quand déjà les hommes abandonnent. Puis-je compter sur vous ? La première personne à laquelle Jésus, après sa mort, montra qu'il était vivant, était une femme, Marie-Madeleine. Jésus l'avait délivrée du démon. Elle le suivait et était parmi les femmes qui étaient près de lui quand on l'a tué. Elle est devenue son premier témoin. Puisse l'église, elle aussi, contribuer à ce qu'une société se crée dans laquelle les uns ne dominent plus les autres, une société portée par les hommes et les femmes ensemble».

ETATS-UNIS

Prêtres mariés, églises séparées

C'est le titre d'un éditorial, paru dans le mensuel américain «The Witness» (oct.80) qui a valu à son auteur, Robert L. Dewitt, le prix «Polly Bond» 1981, décerné par la Commission des Communications de l'Église Épiscopaliennne. Dans cet éditorial, Robert Dewitt, un des trois évêques épiscopaliens qui avaient procédé en 1974 à «l'ordination sauvage» de onze femmes, analyse avec beaucoup de finesse et de franchise la situation créée, dans les deux églises concernées, d'une part par la demande d'un groupe de prêtres épiscopaliens (environ 80) ; la plupart sont mariés. demandant leur admission comme prêtres dans l'église catholique romaine en protestation contre la décision de leur église, en 1976, d'admettre officiellement l'ordination des femmes) et, d'autre part, par l'acceptation, sous certaines conditions, de cette demande par Rome (voir «Femmes et Hommes dans l'Église» n.3, décembre 1980).

En conclusion de son analyse des motifs de l'acceptation romaine, l'auteur avait jugé que le geste Rome était «ambigu et mal déterminé» et qu'il révélait «l'impénétrabilité et la confusion qui résulte de toute bureaucratie massive». D'autre part, en ce qui concerne l'Église Épiscopaliennne elle-même (qui est la

branche américaine de la «communion anglicane»), R. Dewitt estimait : «Il est incontestable que l'ordination des femmes dans l'église anglicane jette une ombre sur les relations avec Rome et les orthodoxes. Mais les questions qui touchent la justice et les besoins pastoraux ne sont pas négociables, même en regard d'un souci de compréhension vis-à-vis d'autres églises ou d'un effort souhaitable d'une plus profonde unité entre les chrétiens. La communion anglicane, dans un processus typiquement anglais, long et assidu, est parvenue à la conviction que celles de ses églises qui souhaitaient ordonner les femmes pouvaient le faire. Et la branche épiscopaliennne de cette communion, dans un processus typiquement américain de polémiques et d'orages, a décidé d'ordonner des femmes, suivie en cela par l'église anglicane du Canada et d'autres... Une église qui laisse à son clergé la liberté de se marier, qui encourage ses fidèles à planifier sagement leur famille, qui ouvre ses ministères consacrés aux femmes, est une église qui témoigne d'une sensibilité pastorale essentielle à la guérison des âmes. Puisse l'église épiscopaliennne ne pas vaciller dans sa détermination à suivre Dieu là où il la conduit. Cette détermination, elle la doit non seulement à Dieu qui la conduit, mais aussi aux autres églises qui doivent encore suivre».

Pour l'ordination des femmes

En novembre prochain, W.O.C. (Women's Ordination Conference - Conférence pour l'ordination des femmes) organise une marche dans les rues de Washington. Créée en 1976, W.O.C. est un groupe d'action féministe dans l'église, qui compte environ 1600 membres, principalement aux États-Unis. Le but de cette marche de Washington, lors de laquelle les participantes feront sept fois le tour de l'immeuble dans lequel se tiendra la conférence annuelle des évêques américains, est de manifester la détermination de W.O.C. à réclamer à l'église la justice pour les femmes... jusqu'à ce que les murs tombent, comme à Jéricho. W.O.C. prépare d'autre part activement la troisième conférence internationale pour l'ordination des femmes, qui aura lieu du 8 au 11 novembre 1982 à Cleveland (Ohio), et à laquelle 3000 personnes sont attendues. Pour plus de renseignements, veuillez écrire à : W.O.C., 34 Monica street, Rochester N.Y. 14619, États-Unis.

OFFRE SPÉCIALE

Toute nouvelle personne qui s'abonnera à notre bulletin pour 1982
avant le 1er décembre 1981,
se verra servir gratuitement en sus des livraisons de 1982,
le bulletin n° 7 de Décembre 1981

Nouveau tarif d'abonnement pour 1982 : 60 FF
Conditions d'abonnement en page 2 de couverture.

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Depuis quelques années, des initiatives diverses se sont fait jour, un peu partout dans le monde, pour tenter de faire reconnaître la pleine dignité et responsabilité des femmes, tant dans la vie ecclésiastique que dans la vie sociale.

La promotion des femmes constitue certes une étape indispensable, mais celle-ci ne prend sens que dans la perspective d'une véritable confrontation et collaboration entre hommes et femmes partenaires. *Le respect de leur égalité dans la richesse de leurs différences constitue le fondement même de toute vie communautaire. L'Eglise ne peut plus exercer sa mission sans s'y appuyer.*

L'Eglise hiérarchique n'est pas étrangère au principe de ce nouveau partenariat, mais les questions portent sur sa pratique. Le concile VATICAN II a dénoncé «comme contraire au dessein de Dieu toute forme de discrimination... qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau...»

Notre groupe international FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE s'est fondé en 1970 pour mettre en œuvre la collaboration entre hommes et femmes, laïcs, clercs, religieuses, religieux. Il s'est donné pour objectifs de coordonner et susciter, sur base de ce nouveau partenariat, une nouvelle pratique et une nouvelle critique d'Eglise.

Car trop souvent encore, il faut dénoncer les persistance d'un sexisme qui décourage un nombre croissant de chrétiens, notamment femmes et jeunes ; sexisme qui appauvrit les capacités de réflexion et d'ac-

tion des instances responsables, qui entache la crédibilité de l'Eglise dans sa relation à la culture contemporaine, qui compromet sa fidélité au sens libérateur de l'Evangile.

Le groupe FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE a établi un réseau international de communications amicales et efficaces entre celles et ceux qu'anime le même souci. Il a déjà organisé, seul ou avec d'autres groupes ou organisations, plusieurs colloques internationaux (Femmes et hommes partenaires dans les communautés chrétiennes, la Tradition et les traditions, les équipes pastorales mixtes...)

Il effectue les démarches qui s'imposent auprès des différentes instances d'Eglise et a présenté des travaux lors des Synodes des évêques.

Il s'est mis au service de l'information religieuse et de la conscientisation nécessaire à la base, et dans ce domaine, il privilégie les contacts œcuméniques.

Il publie en français un bulletin trimestriel.

Il apporte sa contribution aux efforts du féminisme historique.

Il s'efforce enfin d'apporter sa contribution à la mise en œuvre du partenariat qui tend à s'instaurer entre les hommes et les femmes de ce temps, conscients et émerveillés à la fois de leur égalité et de leurs différences.

Il a foi et espère en l'Eglise du Christ.